

UNE LETTRE INÉDITE DE VOLTAIRE AU BARON DE  
BIELFELD, 19 JANVIER 1762 (D10275a)

*Jacques Cormier*  
*Académie royale des beaux-arts de Bruxelles*

Le texte de cette lettre provient d'une copie soignée et certainement fidèle conservée dans le fonds Bentinck au Rijksarchief van Gelderland (Arnhem, Pays-Bas), cote 382, pièce 31. Elle ne porte ni adresse ni nom de destinataire. Mais il suffit de la comparer avec la lettre du 20 juin 1761 (D9835), et avec la lettre du 8 avril 1763 (D11156), pour découvrir que leur destinataire commun est le baron Jacob Friedrich von Bielfeld (1717-1772), conseiller privé de Frédéric II chargé notamment du contrôle des universités. Bielfeld, originaire de Hambourg, avait été le « parrain » de Frédéric II lors de la réception de ce dernier dans la franc-maçonnerie la nuit du 14 au 15 août 1738 à Brunswick, tandis que le comte de la Lippe-Buckebourg avait servi de recruteur avant d'être un intermédiaire décisif au cours de la cérémonie proprement dite. Voltaire fréquenta cet important personnage lors de son séjour à Berlin ; sans doute leur commune appartenance à la franc-maçonnerie dut-elle resserrer leurs liens. C'est Bielfeld qui lui signala la préparation d'une édition pirate du *Siècle de Louis XIV* à Francfort-sur-Oder<sup>1</sup> et qui intervint pour que soient rendus à Voltaire des exemplaires qui auraient dû servir à réaliser cette contrefaçon<sup>2</sup>. À l'occasion de la publication de l'ouvrage *Progrès des Allemands dans les sciences, les belles-lettres et les arts* (Amsterdam, F. Changuion, 1752), que Bielfeld lui avait sans doute offert par l'intermédiaire de la comtesse Bentinck, Voltaire parla de lui à son amie dans des termes qui montrent que l'auteur était une connaissance commune : sous une forme ou sous une autre, les relations de Bielfeld, originaire de Westphalie, avec Mme Bentinck et avec Voltaire permettent de comprendre la présence de la copie de cette lettre dans les archives Bentinck.

C'est à Bielfeld encore que Voltaire, en pleine disgrâce, s'adressa quand, revenant de Potsdam en décembre 1752, il cherchait une remise pour son carrosse<sup>3</sup>. Dans

1 Voir une lettre de Voltaire à Darget de décembre 1751 (D4624) ; voir, au même, la lettre écrite vers le 2 février 1752 (D4786).

2 Voltaire à Frédéric II, 30 janvier 1752 (D4781).

3 Voltaire à Mme Bentinck, [13 décembre 1752 ?] (D5102).

cette dernière lettre, immédiatement après avoir parlé de Bielfeld, Voltaire enchaîne sur la louange du duc Charles I<sup>er</sup>, duc de Brunswick-Wolfenbüttel<sup>4</sup>, autre ami de la comtesse et de Frédéric II. Bielfeld avait encore envoyé à Voltaire ses *Institutions politiques*, envoi pour lequel ce dernier l'avait remercié (lettre du 20 juin 1761, D9835). Dans la lettre que l'on va lire, il est sans doute question de Frédéric II, qui se trouve désigné ironiquement comme un « bon catholique ».

On remarquera de plus que les différents ouvrages de Bielfeld mentionnés dans les lettres citées ci-dessus figurent dans les deux catalogues de la bibliothèque de Ferney. En 1763, Bielfeld fera paraître ses *Lettres familières*<sup>5</sup> et ce recueil, qui contient une lettre de Voltaire, la dernière de celles auxquelles nous nous sommes référé (D9835), est précédé d'une flatteuse épître dédicatoire à Voltaire datée de « Hambourg ; le 1<sup>er</sup> de Mai 1762 ».

D10275a

Voltaire au baron Jacob Friedrich von Bielfeld

19 janvier 1762

Aux Délices par Genève 19<sup>e</sup> janv 1762

La guerre Monsieur n'est pas favorable aux lettres et malgré la plaisante conversation de Gellert avec le roi de Prusse<sup>6</sup>, le Parnasse, les champs et les bourses doivent se trouver fort mal de ce remue-ménage d'Allemagne<sup>7</sup>. Vous trouverez certainement en votre chemin<sup>8</sup> plus de houzards que de libraires. Cependant vous êtes dans une ville tranquille et libre<sup>9</sup> au milieu des tempêtes. Vous jouissez comme moi d'un heureux loisir. Et je crois que vous pourrez

4 Surnommé duc des Lumières (*Herzog der Aufklärung*), ce prince, né en 1713, était monté sur le trône en 1735 ; il décéda en 1780. Il ne peut s'agir – comme le précise erronément la note de Besterman – du duc Anton Ulrich de Brunswick, mort en 1714.

5 *Lettres familières et autres de Monsieur le baron de Bielfeld*, La Haye, Pierre Gosse junior et Daniel Pinet, 1763, 2 vol.

6 Mme Bentinck avait eu l'idée de faire intervenir Gellert pour prêcher la paix en Europe. Mais pour savoir de quoi il s'agit exactement, on pourrait se référer à *Gellert's sämtliche Schriften* (1769-1774, 10 vol.), et à ses *Briefe* (éd. K. Blanck, 1921), ou encore aux *Œuvres du philosophe de Sans Souci*.

7 En janvier 1762, à la fin de la guerre de Sept Ans, Frédéric II est aux abois. Mais la mort de la tsarine Élisabeth le 5 janvier 1762 change la donne. Son successeur, Pierre III, admirateur de Frédéric II, suspend l'intervention russe au côté des Autrichiens. Quelques mois plus tard (juin 1762), Catherine II, faisant disparaître Pierre III son époux, s'empare du pouvoir.

8 Il doit s'agir d'un voyage entre Hambourg et Brunswick.

9 À Hambourg ; Bielfeld s'y était réfugié après le saccage de sa résidence à Trebben par les Autrichiens (voir Bielfeld, *Lettres familières*, *op. cit.*, t. II, p. 291, 396-397 et 400-401). Le 20 juin 1761 (D9835), Voltaire écrivait à Bielfeld : « [...] la liberté ? Je m'imagine que vous la goûtez à votre aise à Hambourg. Pour moi, j'en jouis et je suis heureux depuis six ans dans l'ivresse de la jouissance, étant assez heureux pour posséder des terres libres en frontières de France ».

bientôt publier hardiment tout ce que vous avez vu dans la cour dont vous me parlez<sup>10</sup>. Votre recueil de lettres sera sans doute très instructif et très agréable. L'honneur que vous voulez bien me faire<sup>11</sup> m'est très sensible<sup>12</sup>. Je vous payerai, je vous jure, en même monnaie. Les véritables gens de lettres devraient tous en user ainsi. Il vaut bien mieux adresser ses ouvrages à des amis qui les lisent, qu'à des Princes qui les laissent traîner dans leurs antichambres. On m'a dit que le *Palladium* est imprimé en Allemagne<sup>13</sup>. Je ne sais à qui il est dédié. Ce n'est pas je crois aux saints du Paradis.

Voici un petit sermon<sup>14</sup> édifiant extrêmement rare. Vous pouvez en régaler le bon catholique qui est à Brunswick<sup>15</sup>. Lorsque j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour<sup>16</sup> il ne m'a point paru dans le dessein de faire brûler les gens, et je pense que ce sermon

- 10 D'après le recueil des *Lettres familières*, *op. cit.*, cette cour est la cour de Prusse, mais il pourrait aussi s'agir de celle de Brunswick où Frédéric II devint maçon. Quoi qu'il en soit, les deux cours sont étroitement liées puisque la sœur de Frédéric II est l'épouse du duc Charles I<sup>er</sup>, duc de Brunswick-Wolfenbüttel.
- 11 Il s'agit sans doute de la dédicace de l'ouvrage : les *Lettres familières* sont effectivement précédées d'une « Lettre dédicatoire à Monsieur de Voltaire » datée de Hambourg, 1<sup>er</sup> mai 1762.
- 12 Construction passablement libre ; on attendrait « Je suis très sensible à l'honneur que vous voulez... », mais Voltaire écrit le 15 janvier 1762 à David-Louis Constant de Rebecque, seigneur d'Hermenches : « je ne m'attendais pas à cette galanterie. La façon m'en est bien sensible, mais je suis encore plus touché de la bonté que vous avez de venir embellir Ferney... » (D10266).
- 13 Le *Palladion*, dont il est plusieurs fois question dans la correspondance de Voltaire en 1749-1750. Tout en refusant qu'on lui attribuât cette œuvre satirique – que Voltaire dit inspirée par *La Pucelle* – Frédéric II l'avait fait entrer dans la seconde édition de ses *Œuvres du philosophe de Sans Souci* ; il s'agissait d'une édition privée, mais les exemplaires n'en sont pas particulièrement rares. Voir la note 1 de Th. Besterman à D4463 (Voltaire à Frédéric II, [mai 1751]).
- 14 Le *Sermon du rabbin Akib*, que Voltaire avait envoyé à ses amis pour les étrennes de l'année 1762.
- 15 On pourrait se demander quel est ce « bon catholique qui est à Brunswick ». Sans doute y avait-il une présence catholique à la cour de Brunswick depuis que le duc Antoine Ulrich de Brunswick-Lunebourg-Wolfenbüttel (1633-1714) avait fait construire une église catholique « dans le temps qu'il embrassa la religion catholique, ce qu'il fit par connaissance de cause, peu d'années avant sa mort » (*Lettres et Mémoires du baron de Pöllnitz*, Amsterdam, François Changuion, 1737, 5 vol., t. I, p. 103). Mais il est plus probable que Voltaire utilise ironiquement le terme pour désigner Frédéric II de passage à Brunswick. Entre son départ de Berlin, le 12 octobre 1743 (R. Pomeau [dir.], *Voltaire en son temps*, Oxford, Voltaire Foundation, 1985-1994, 5 vol., t. II, p. 190-191), et son séjour à Bückeberg (19-21 octobre), Voltaire s'était arrêté six jours à Brunswick où régnait une des sœurs de Frédéric II. Il fut reçu par Philippine-Charlotte de Prusse, l'épouse de Charles I<sup>er</sup>, duc de Brunswick-Wolfenbüttel, qui avait succédé à Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Lunebourg et Bevern. Voltaire avait été recommandé à Charles I<sup>er</sup> par Frédéric II. Dans diverses lettres écrites de Brunswick (au baron Dietrich von Keyserlingk, du 14 octobre 1743, D2864 ; à Maupertuis, du 16 octobre, D2866), Voltaire se félicite de l'accueil qu'il y reçoit du duc et de la duchesse, tandis que Philippine-Charlotte, le 18 octobre (D2868), exprime à son frère la satisfaction qu'elle a eue de le recevoir.
- 16 Voltaire ne se rappelle jamais sans émotion les deux années qu'il a vécu à Berlin. Le 5 janvier [1767], il écrira à Frédéric II : « Où est le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre des points sur des *i* à Sans Souci et à Potsdam ? Je vous assure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie » (D13805).

ne déplaira pas tout à fait à son humeur bienfaisante. Il doit d'ailleurs être las de voir brûler, car je crois qu'on a livré plus de villages aux flammes dans vos cantons, qu'on n'a brûlé de juifs et de moines à Lisbonne<sup>17</sup>. Je vous supplie de me mettre à ses pieds. Je lui serai toujours très attaché, quoiqu'à mon âge je désespère de lui faire jamais ma cour<sup>18</sup>. J'aurai l'honneur de lui écrire. Je lui souhaite la paix, et à vous aussi, afin que vous soyez l'un et l'autre dans vos terres. On n'est bien que chez soi. J'ai trouvé ce beau secret. J'ai un théâtre de prince d'Allemagne mais je ne paye point de troupe. Nous gagnons notre argent nous-mêmes. La petite-fille du grand Corneille est une de nos actrices. S'il vous prend fantaisie de voyager, nous vous donnerons la comédie ; je ne joue pas mal les vieillards. Je suis un petit Mauritius<sup>19</sup>.

Sans cérémonie

[un mot illisible]

270

V.

- 17 Selon le *Sermon du rabbin Akib*, quarante-deux personnes auraient été exécutées à Lisbonne dans l'autodafé du 21 septembre 1761, à savoir trente-sept juifs, trois moines et deux musulmans. En fait, la seule personne réellement exécutée fut le jésuite Malagrida, accusé, sans preuves et très probablement à tort, d'avoir fomenté l'assassinat du roi de Portugal en 1758.
- 18 Le 16 septembre 1766, il écrira encore à D'Alembert : « Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de Salomon ou de Sancho Pança [Frédéric II], certifiez-lui, je vous prie, que je lui suis toujours attaché comme autrefois, et que je suis fâché d'être si vieux » (D13561).
- 19 Rapportant à Francesco Albergati Capacelli une représentation théâtrale à Ferney avec Lekain, Voltaire écrit le 14 février 1763 (D11002) : « J'avais un peu de honte de me donner du plaisir à l'âge de soixante et dix ans ; mais j'ai été un peu rassuré par un vieux fou qui en a soixante et dix-huit, et qui joue la comédie étant paralytique. Il s'appelle Mauricius ; c'est, ne vous déplaît, un Hollandais, député des États-Généraux à Hambourg ; il m'a mandé qu'il jouait Lusignan dans *Zaire* avec beaucoup de succès ; qu'il se faisait porter sur un brancard, et qu'en un mot on n'avait pas besoin de jambes pour jouer la comédie ; il a raison, mais on a besoin d'yeux et d'oreilles ». Dans une lettre adressée de Ferney à J. F. von Bielfeld le 8 avril 1763, Voltaire écrit : « Ce vieux bonhomme de Mauricius que vous avez vu à Hambourg, me mandait qu'il jouait Lusignan mieux que moi, parce qu'il était paralytique. Je ne le suis pas encore, mais je deviens aveugle » (D11156).